

bles. Il y aurait pourtant, à notre sens, quelques nuances à apporter à l'image de la bonté naturelle. Selon Barth, la socialisation n'est pas proprement une chute, mais un passage à une moindre bonté. « L'homme *fait* bien le mal, mais il n'est pas mauvais. » (p. 137). Sans doute Rousseau l'a dit et répété. Mais il a dit aussi que la bonté originelle était bien perdue, et qu'il ne nous restait plus que la bonté « convenable à notre nouvelle existence ». La bonté convenait à l'homme solitaire, elle ne convient plus à l'homme social : « Celui qui n'est que bon n'est bon que pour lui. » La bonté actuelle ne peut être que la vertu, c'est-à-dire la mise en ordre de nos passions par la raison éclairée par la conscience. L'homme n'est plus proprement bon, puisqu'il a des passions et il ne faut pas moins que le sentiment de la présence (et peut-être l'action) d'un Dieu principe d'ordre pour les vaincre. D'où l'absolue nécessité de la *Profession de foi* du Vicaire savoyard dans l'*Emile* et précisément à cette place. On pourrait hésiter devant le pélagianisme de Rousseau.

D'autre part, en insistant sur le fait que le *Contrat social* n'est qu'un pis-aller, Barth ne rend pas justice à une idée fondamentale de Rousseau, c'est que Dieu a voulu pour nous la société. Source de tous les vices, c'est elle pourtant qui a la mission de nous élever à la moralité. Le Contrat est l'expression même de cette vocation et la société est sacrée. Elle est sacrée aussi parce que seule, en formant notre intelligence, elle peut nous élever au vrai Dieu et nous épargner l'idolâtrie, qui seule est proprement « naturelle ». Si Rousseau est le premier des hommes modernes, c'est aussi en ce sens qu'il a cru au salut par la politique, qui depuis a fait son chemin dans le monde. Mais pour lui la vraie politique ne se sépare pas de la vraie religion. Devant l'échec visible des Eglises établies pour donner la paix aux hommes, faut-il les laisser sans espoir ? Rousseau ne l'a pas pensé : il s'est voulu un second Messie, capable de préparer et d'annoncer une science de l'homme qui pût conduire à la sagesse et au bonheur en ce monde, à la béatitude en l'autre. Il n'avait pas besoin d'être pardonné, mais simplement d'être soutenu.

P. Burgelin.

Karl Barth, *La Prière d'après les catéchismes de la Réformation* (26^e Cahier de l'Actualité protestante). Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1949. In-8°, 59 p.

Le titre de cet opuscule est un peu fallacieux, car il ne s'agit pas d'une étude historique, mais d'une étude directe se référant aux Réformateurs. Etude à recommander à ceux qui voient en Barth le théologien inhumain du Dieu transcendant. Comment l'homme serait-il absent de la prière ? « Dieu n'est pas sans les hommes... Il veut être Dieu, qui a été homme en Jésus-Christ. »

Tel est le thème central autour duquel s'organise l'Oraison dominicale où trois demandes nous associent à la cause de Dieu et trois autres associent Dieu à la cause de l'homme. La prière est l'acte de la liberté chrétienne, c'est-à-dire le signe de la grâce d'où elle procède. Allant droit à l'essentiel, l'auteur rejette comme secondaires, et même comme des marques de notre faiblesse, les problèmes qui nous divisent : prière en commun et prière solitaire, liturgie et spontanéité. L'admirable mystère de l'exaucement décline pour ainsi dire toute discussion humaine. Signalons en passant quelques thèmes qui ne manqueront pas d'étonner certains, sur l'intercession des saints, par exemple (p. 13). Enfin, ces sténogrammes de conférences tentent de nous restituer l'orateur en action, dans la spontanéité de ses retours, de ses paradoxes, de ses jugements rapides, à l'emporte-pièce, dans son humanité concrète.

P. Burgelin.